

# Deux longs poèmes

YARI BERNASCONI

## Un poème pour le tunnel des chemins de fer du Gothard

(Le rocher lui a cassé la poitrine, en roulant.  
Sans mots sans gestes: rien qu'une bouffée grossière,  
terrible. Inutile l'énergie des compagnons  
qui se hâtent dans leurs bottes bitumées, leurs cris  
étouffés par l'habitude. La terre et les pierres, dans le noir,  
n'ont pas de règles à respecter. Pas de patron.)

\*

Au fond, dans le tunnel, parmi les pierres, la caillasse et ce limon  
desséché, le noir semble avaler nos visages.  
C'est pour cela peut-être que nous baissions les yeux  
ridicules, les ombres des corps nous font peur. Pourtant,  
le bruit est sévère: nous l'entendons vibrer  
avec entêtement.

\*

La lumière manque et nous en souffrons. Pas tellement en bas,  
dans ce goulot de terre, mais en haut, au grand air,  
quand on sort du trou et que la grisaille du ciel  
s'accroupit sur le profil des montagnes, que le soleil  
s'assombrit dans le souvenir proclamé d'autre chose  
de plus, de différent. Un espoir, oui: l'espoir  
refusé, repoussé jour après jour.

\*

Elle n'est pas loin, l'Italie, mais nous sommes cloués  
dans ces remous de gravats, collés à ces outils  
sombres et usés, recouverts de sang et de détritiques, les mains  
et les bras crottés de petites blessures,  
de la poussière partout. Sommes-nous un peu plus suisses,  
maintenant, au fond de ce tunnel?

\*

Dedans, la chaleur est presque intenable,  
mais on avance: la sueur devient ta deuxième peau,  
gluante et glissante et pourtant toujours tienne.  
Au contraire, dehors, Göschenen est froide, glacée et repoussante,  
comme si on était le germe de la peste.

\*

Ils viennent, lentement. Sur le brancard le mort se confond  
avec les vides du drap, les plis brusques.  
Et nous nous regardons, distraits, désabusés,  
effleurés à la surface par les cimes indifférentes,  
par les chaînes de montagnes majestueuses: ces rochers improbables  
que peut-être nous commençons à connaître.

## Tout au long de la Landstrasse

I.

Nous sommes différents, mais le sang de nos pères  
est rouge. Nous l'avons tant de fois remarqué:

il coule lentement rapidement, puis s'assèche  
et se décroche des habits ou des coins  
de la bouche. Et parfois on s'évanouit,  
on tombe.

\*

Nous sommes nombreux, mais bientôt nous allons  
nous égarer, ils nous prendront sans demander, un par un,  
comme avant. Ça sera pour notre bien,  
pour nous aider à avoir une vie, une famille,  
l'éducation. On ne peut pas traîner pour toujours,  
ils vont nous dire.

\*

Nous sommes sur les routes, mais pas en fuite.  
Nous courons d'un lieu à l'autre pour bouger,  
car nous y croyons: à l'élan.  
Nous traversons les lieux de ceux qui ont choisi  
autrement.

\*

Nous sommes sauvages, disent-ils, comme si c'était  
un problème. Mais nous venons de loin, nous,  
d'une autre Suisse; son nom est forêt,  
mousse, écorce; son nom est plaine  
et autoroute; son nom est lac, cailloux, montagne,  
ciel. On peut la regarder quand elle passe  
à toute allure, quand elle s'arrête, et alors on peut  
la toucher des mains.

\*

Nous sommes heureux dans notre convoi,  
entre visages connus. Mais peu nombreux  
et personne ne nous croit: nos yeux  
parlent des langues étrangères, ils ne savent pas  
justifier le voyage et l'horizon.  
Ou alors ils ne veulent pas, pour éviter  
de s'égarer.

II.

Nous sommes sans défense face aux bâtons  
dressés comme des fourches; je me souviens  
de ceux qui disaient que l'enfer peut être vu,  
il n'est pas que peur; il nous enserme  
et serre son croc.  
Ainsi, comme pour d'autres avant nous, les ombres noires  
sont venues. Elles n'ont pas dit grand-chose,  
avec leurs dents si blanches; elles ont retroussé  
leurs manches; elles ont indiqué  
de leurs doigts boudinés une camionnette, à la lisière  
du champ. Les mères forcées à genoux  
sur la route, entre les fleurs de leurs jupes:  
c'est là que nous les avons laissées. Ils nous ont pris  
et amenés loin, dans des maisons blanchies,  
pour qu'on arrête d'être faux.  
Ils nous ont mis des sous dans les mains  
puis nous ont ensevelis avec eux.

Traduit de l'italien par Pierre Lepori.  
Vous trouverez ces poèmes en version bilingue sur [www.chlitterature.ch](http://www.chlitterature.ch)

## bio

Yari Bernasconi, né en 1982 au Tessin, termine actuellement une thèse en littérature italienne sur la poésie de Giorgio Orelli à l'université de Fribourg. Il est responsable de l'édition italienne de *Viceversa Littérature* et critique littéraire. Avec à peine deux plaquettes publiées, Yari Bernasconi a déjà une voix nette et reconnaissable, choisissant son camp parmi les poètes de l'engagement, sur la ligne qui procède en Italie de Giovanni Pascoli aux voix fortes de la fin du XX<sup>e</sup> siècle: Pusterla, Anedda, Majorino, Fiori. Il privilégie une poésie nomade aux tonalités sombres, cherchant la force des hommes parmi les ruines de la civilisation. Son regard contemporain, son attention aux faibles et aux parias, sont doublés d'une robustesse lyrique qui semble vouloir racheter la souffrance humaine par l'écriture. «Un poème pour le tunnel des chemins de fer du Gothard» est tiré de *Non è vero che saremo perdonati*; «Tout au long de la Landstrasse» est inédit.

PLI

photo YVONNE BOHLER



## biblio

### Non è vero che saremo perdonati

In *Undicesimo quaderno italiano di poesia contemporanea*, a cura di Franco Buffoni, Milano, Marcos y Marcos, 2012.

### Lettera da Dejevo

Lugano, Alla chiara fonte, 2009.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) et [www.chlitterature.ch](http://www.chlitterature.ch)

Cette page a été initiée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève.

Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation CÉrtli, de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.